

Marie-Dominique Melot

Le Jeu de l'Abondance

Révélations

Tome 2 – Marie

www.le-jeu-de-labondance.com

© Marie-Dominique Melot

Illustration de couverture : Gabriel Laliberté

ISBN : 978-2-9532056-1-9

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,
sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.

Prologue

Je dois ici quelques explications à mes lecteurs. Nombreux sont ceux qui ont lu le premier tome des aventures de Martha. Beaucoup m'ont dit avoir été reliés à leur rêve le plus profond, celui du « paradis perdu » qu'ils ont toujours porté dans leur cœur.

Ce rêve a des prolongements dans le monde manifesté qui est le nôtre aujourd'hui. Je veux dire par là que ce rêve est une intention collective si forte qu'il est en train de se réaliser, même si nous ne le voyons pas encore. Et il est partagé par un si grand nombre d'entre nous qu'il va complètement changer notre monde. C'est en cours.

Beaucoup restent cependant persuadés que le changement viendra de l'extérieur, et sont préoccupés, voire hantés par des scénarios catastrophe.

Quelques-uns savent que la vérité n'est pas là.

Et alors ? Où est la différence, ou l'opposition, lorsqu'on est reconnecté à Qui nous sommes véritablement ?

Et Qui sommes-nous ? Depuis la nuit des temps, la réponse nous a été donnée par ceux qu'on appelle des « Maîtres » : nous sommes beaucoup plus que notre simple enveloppe terrestre. Entraînés dans le mouvement de l'évolution, il semblerait même que lorsque nous réintégrons cet état où nous sommes « complets », nous pouvons manifester des dons qui nous étonnent tellement aujourd'hui que nous les appelons paranor-

maux. Soyez sûrs qu'ils sont attentivement étudiés par des équipes scientifiques du monde entier depuis des décennies. Mais comme ils vont nous rendre notre pouvoir de « marcher comme des Dieux sur la Terre », ils nous ont été présentés comme des fantômes, des élucubrations de cerveaux allumés.

J'ai donc ressenti la nécessité intérieure de décrire ce que nous pourrions vivre dans un futur proche et qu'on appelle « la Transition ».

Il convient d'expliquer ce qu'on appelle la Transition. Dire que le monde évolue est une évidence, et en vertu de cela, eh bien ! le monde est en train d'évoluer, comme il l'a toujours fait. Simplement nous avons été conditionnés à avoir peur du changement. Donc nous commençons par avoir peur, et ensuite, nous y allons.

Ce que nous ne comprenons pas encore très bien, pour la majorité d'entre nous, les six milliards et quelques d'être humains sur cette planète, c'est que l'accueil du nouveau se fait toujours en partant de l'intérieur pour aller vers l'extérieur : nous finissons par changer de vision du monde, plus ou moins vite selon les tempéraments. Il est simple d'observer ce qui s'est passé depuis un siècle pour le constater : notre société s'est modifiée à une vitesse étonnante. Et cela continue et continuera.

Mon propos, dans ce contexte est de montrer, à travers les aventures de Martha – qui est chacune et chacun d'entre nous – comment se déroule l'évolution en cours sur la planète. Nous vivons dans un monde où depuis des millénaires nous expérimentons la souffrance pour aller (peut-être) vers notre plus grand bien. Soit. Nous avons joué ce jeu-là. Mais maintenant, nous sommes de plus en plus nombreux à ne plus vouloir cela. Nous comprenons que le temps de la division, du malheur, de la souffrance, se termine. Nous rejoignons les grands initiés qui nous l'ont annoncé, et la physique quantique qui nous le dit

autrement. Nous commençons à comprendre que nous n'avons plus besoin de la souffrance et que, oui, nous avons en nous des dons époustouflants que nous trouvons extraordinaires parce que nous ne les avons pas encore expérimentés. Mais soyez sûrs qu'ils sont là. Je les ai décrits dans le tome 1 comme étant le privilège d'une société hautement évoluée. Nous sommes en train de devenir cette société hautement évoluée ! C'est incontournable !

Et c'est cela la Transition.

Nous allons délaissier la concurrence, l'exclusion, pour déployer la bienveillance mutuelle. Cette vision collective, qu'on appelle l'Unité, sera notre nouvelle vision et elle révolutionnera nos modes de vie.

Nous allons pour cela passer, comme Martha, par des transformations intérieures qui vont nous brasser puissamment, et pour certains, c'est en cours.

Ce que Martha vit et qu'Ixmur enseigne à ses amis, constitue une révélation qui en étonnera plus d'un et qui va nous amener à une vision de l'existence qui est à peine imaginable. J'ai pris la peine de l'imaginer. Il est possible aussi que les événements collectifs prennent une allure de chaos. Je l'ai aussi imaginé, non pour faire du catastrophisme, mais pour montrer que lorsqu'on a transformé son monde intérieur, les événements extérieurs sont regardés et vécus complètement différemment. Car la véritable paix intérieure est immuable. Elle est indépendante des événements.

I

La réalité

1

– Cessez de vous agiter et de tourner en rond, votre épouse va bien, elle est sur le point de se réveiller.

C'est dit sur un ton ferme, d'une voix professionnelle. Et pourtant il s'y trouve de la douceur, due au léger accent anglais. La femme qui a parlé, sans plus s'occuper de Thomas, reprend sa veille auprès de Martha.

Dompté par cette autorité, impatienté, il rectifie pour lui-même.

Martha n'est pas mon épouse, c'est une amie!

Il a eu si peur! Tant qu'il a été dans l'action pour manœuvrer le bateau, la repêcher et chercher des secours, les décharges d'adrénaline ont anesthésié son cerveau.

Mais maintenant, il n'a plus rien à faire qu'à attendre et se fier à cette femme dont il subit malgré lui l'ascendant. Et ça l'énerve.

Depuis une heure, Martha, allongée sur le lit de repos du salon, s'agite parfois et prononce un nom, toujours le même : « Félix... Félix ».

La femme assise toute proche d'elle, lui tient la main. Les yeux fermés, elle semble très concentrée, comme absorbée dans la réalité de Martha.

Thomas s'est arrêté net sur le chemin qu'il traçait pour la dixième fois dans la diagonale du grand tapis. Il n'en peut plus d'attendre, il veut savoir, il veut comprendre.

– Vous êtes sûre qu'il ne faut pas appeler l'hôpital de St Peter à Guernesey? Si elle est dans le coma, c'est très grave, il faut lui faire des examens!

Dans son ton, perce l'irritation.

L'inaction a ouvert les vannes des doutes en lui.

Qui est-elle d'abord? Est-elle médecin pour être si sûre de ce qu'elle fait? Et d'ailleurs, elle ne fait rien! S'il arrive le moindre pépin, je la traîne devant les tribunaux! Le coma, c'est très grave! Et si Martha ne se réveille pas?

– Monsieur... Faites-moi confiance... Je vous en prie.

C'est dit avec une telle certitude tranquille, une telle économie de mots que Thomas, subjugué, ne trouve rien à répondre.

Mais bon sang, qu'est-ce qui me prend? Elle me convaincrait presque! Si ça continue, je vais lui faire confiance alors qu'elle ne fait rien que tenir la main de Martha. Quelle atmosphère étrange ici!

– Félix... Oh, Félix ne part pas... Félix!

Martha s'agite à nouveau, ses globes oculaires tournent rapidement sous ses paupières fermées. La femme resserre l'étreinte de ses mains autour de celle de la dormeuse et s'absorbe à nouveau, comme en prière.

Thomas croit presque voir fugitivement un halo légèrement

lumineux autour d'elle. Il voudrait se précipiter, faire quelque chose, mais il est comme immobilisé sur place. Et ça vient de l'intérieur de lui.

Je deviens fou ! Ma parole, cette femme m'a jeté un sort ! Ou bien j'ai pété les plombs quand Martha est tombée à l'eau, ce n'est pas possible ! Je suis furieux, et pourtant j'ai confiance malgré moi. Comme si j'étais sûr que Martha va bien, qu'elle va s'en sortir !

Le tableau, ce sont ces deux femmes totalement immobiles, dans le grand silence qui entoure la maison de cette île minuscule de nulle part. Comme une peinture des siècles passés. Et au milieu de la pièce, anachronique, se tient debout ce grand mâle blond un peu lourd, trop grand pour le salon tout d'intimité, trop agité et anxieux.

Le silence perdure. La concentration est extrême.

Celle de Martha qui rêve (mais rêve-t-elle ?), celle de la femme, qui imprègne toute la pièce, celle de Thomas qui résiste et capitule tour à tour. Le lutteur, la femme sage, l'enfant qui rêve.

Martha ouvre les yeux, fixe un regard vague devant elle, et bafouille :

– Félix ne devait pas m'abandonner, non, il n'avait pas le droit !

Et de grosses larmes se mettent à couler le long de ses tempes et se perdent dans ses cheveux.

La femme ne bouge pas. Thomas, soulagé, s'est rapproché rapidement, en quelques pas glissés, hors du champ de vision de Martha.

Le regard perdu, elle continue :

– J'ai fait la forte tout à l'heure devant Agnès et Jean-François, mais je... oh ! je...

Elle pleure à gros sanglots.

La femme attend.

– Ixmur, viens me chercher. Je n'aurais jamais dû revenir !

Thomas se penche, prêt à intervenir. L'Anglaise le sent et, d'un petit geste de la main, l'arrête.

– C'est si beau le monde où ils vivent ! Asquer, Asquer, mon descendant, tu me manques, et toi aussi Tria. Je veux rester avec vous, dans votre monde. Oh...

Et elle fond à nouveau en larmes.

Personne ne bouge dans la pièce, sauf Martha qui s'agite et finalement s'éveille. D'un geste brusque, elle reprend sa main qui reposait entre celles de la femme, se dresse sur son séant, le regard droit fixé devant elle, ses cheveux en désordre mouillés de larmes.

Un moment passe, puis elle tourne lentement la tête, regarde l'étrangère assise à côté d'elle, sent la présence de Thomas :

– Qui êtes-vous ?

– Martha, c'est moi Thomas, dit bêtement Thomas, tant il est soulagé.

Elle fronce les sourcils, le regarde plus attentivement :

– Qui êtes-vous ?

Thomas, s'avance, touche le bras de la femme pour qu'elle lui laisse la place dans le fauteuil. Celle-ci se lève, recule en silence et lui, impatient, s'assoit près de Martha et la saisit par les épaules.

– Martha, c'est moi, Thomas ! Nous avons eu un accident avec le bateau ! Tu es tombée à l'eau et tu as perdu connaissance !

Martha n'écoute pas.

Elle crie presque.

– Qui êtes-vous ?

– Mais c'est moi, Thomas, voyons !

– Où est Félix ? Il a eu un problème pendant que je n'étais pas là et maintenant, il est mort !

Désespérée, elle crie :

– Il est mort, vous entendez !

– Martha, je ne comprends pas ce que...

– Ramenez-moi chez Agnès, je veux le voir !

Elle s'agite, cherche à se dégager des mains de Thomas, à se lever. Il la maintient plus fermement, cherchant de son mieux à la ramener à la raison. Elle pousse un cri de rage, se débat et dans un élan de colère impuissante, hurle :

– Lâchez-moi ! Je veux voir Félix ! Ramenez-moi chez Agnès !

Thomas, très tendu, resserre son étreinte. Martha se débat. La femme se rapproche, essaie de tirer Thomas en arrière, de lui faire lâcher prise.

– Monsieur, laissez-la, elle n'est pas en état de comprendre la situation !

– Oh vous, ça suffit, répond-il, je sais ce que j'ai à faire !

Martha crie, se secoue pour essayer d'échapper à l'étreinte de Thomas. Il la serre de plus en plus fermement, et la femme derrière le fauteuil tente d'intervenir.

La maison si paisible un quart d'heure plus tôt est devenue un champ de bataille envahi de cris et de grognements.

Voyant qu'elle n'arrive à rien, l'Anglaise recule, ferme les yeux. Puis elle lève sa main vers le ciel, et en expirant, descend son bras devant elle, et lentement, tend la main ouverte vers le couple.

Martha cesse de crier. Thomas relâche son étreinte. Tout s'immobilise. Un silence assourdissant envahit l'espace.

Oh, doucement mon vieux, c'est de la douceur qu'il lui faut à Martha. Relax mon vieux, relax, il y a un problème là. Tu perds la tête! Calme-toi, aide-la...

La femme s'approche alors et, dans son français orné de son délicat accent anglais, reprend la parole. Son ton est calme et assuré :

– Laissez-nous Monsieur, il faut que je parle à Martha. Vous êtes trop nerveux. Allez vous occuper du bateau, et revenez après. De toute façon je vous garde à dîner et à dormir.

Thomas regarde Martha qui est immobile, hébétée, puis se tourne vers la femme et se laisse prendre dans son regard intense. Il sent qu'elle a raison, mais il reste inquiet. Quelques secondes passent, il hésite, puis se lève, la croise sans un mot et se dirige vers la porte.

Au moment de franchir le seuil, il lui lance encore un regard où se lit de la défiance, hausse les épaules, puis sort.

Martha s'est assise sur le bord du lit et regarde intriguée le kimono dont elle est vêtue. Elle a l'air absente. Elle est absente.

– Martha. Vous permettez que je vous appelle Martha? Je m'appelle Sarah. Sarah Cairnkelly.

Martha la regarde vaguement.

– Vous allez m'emmener voir Félix, n'est-ce pas?

– Oui, bien sûr. Mais je ne le connais pas, je ne sais pas où il habite. Vous me montrerez le chemin?

Une étincelle de joie traverse brièvement le regard de Martha. Elle acquiesce d'un hochement de tête.

– Dites-moi... Qui est Asquer? Ce prénom n'est pas commun!

Le visage de Martha s'illumine, son regard brille de larmes et d'émerveillement.

– Asquer, c'est mon descendant. Vous vous rendez compte?

- Votre fils vous voulez dire ?
- Non ! beaucoup plus loin dans le temps !
- Comment, beaucoup plus loin dans le temps ? Que voulez-vous dire ?

Martha fronce les sourcils, se referme.

Qui est cette Sarah ? Je ne l'ai jamais vue ! Et pourquoi me pose-t-elle ces questions ? Attention, tu ne peux raconter ça à n'importe qui ! Tu es allée en 2598, ça, c'est sûr. Mais qui le croira ? Sois prudente, sois prudente.

Elle croise les pans du kimono sur sa poitrine, se recroqueville et jette un coup d'œil à Sarah par en dessous.

Sarah qui était restée debout près du fauteuil depuis le départ de Thomas, s'approche du lit, s'assied et la regarde intensément.

– Je sais ce que vous avez vécu Martha, dit-elle doucement avec son accent inimitable. J'en ai vu les grandes lignes pendant votre sommeil. Je vous ai accompagnée.

– Ce n'est pas un rêve, je l'ai vraiment vécu ! répond Martha sur la défensive.

Elle est encore très confuse. Le choc a été rude, elle a failli se noyer.

- Oui, vous avez vécu votre voyage dans le futur, et...
- Et l'évolution du monde grâce au Jeu et à Félix !
- C'est vrai.
- Alors vous me croyez ?
- Oui.

Martha se détend.

- Mais c'est une autre réalité, poursuit Sarah.
- Non, c'est LA réalité ! Et vous êtes dedans !
- Non.
- Comment, non ?

– Vous venez de vous noyer, vous êtes entrée dans un coma léger, et nous sommes en 2009.

– Vous dites n'importe quoi ! Nous sommes en 2026 et Félix... oh ! Félix !

Martha éclate en sanglots. Sarah la prend dans ses bras, tendrement, et la berce. Martha, à bout de nerfs, se laisse faire.

Le diagnostic de Sarah est clair : elle est en pleine amnésie. Légère probablement, elle le sent, elle le sait. Trop l'habitude. Mais il n'y a pas de danger, Martha est une personne exceptionnelle, ce qu'elle vient de vivre et que Sarah a entrevu, le confirme. Il y a longtemps qu'elle l'attendait. Ixmur l'avait prévenue, il lui avait parlé d'elle. Que les temps et les réalités s'entrecroisent ne l'étonne pas, elle les visite souvent. Mais que quelqu'un rapporte de demain ce futur-là ! Celui d'Ixmur ! Elle a en face d'elle un de ces prophètes totalement innocent qui change le monde sans le savoir. Sarah se sent très responsable de cette femme qui n'est pas arrivée chez elle par hasard.

Elle a le devoir de la rassurer, de lui montrer qu'elle n'est pas seule devant une incroyable réalité, et de l'aider.

Tout d'abord soigner son amnésie, c'est sa formation de médecin. Amplifiée par l'immense savoir des mondes subtils qu'elle possède depuis toujours. Et qu'enfin elle va pouvoir révéler à Martha, petit à petit, en la ménageant.

Les temps sont venus où tout va se dévoiler collectivement. Le mouvement a commencé à s'accélérer de plus en plus. L'information circule grâce à l'internet, ce formidable outil dont s'est dotée l'humanité à l'époque où elle va opérer sa plus grande mutation. Et c'est précisément cela que Martha a vu : la mutation de l'humanité.

– Martha, dit-elle avec douceur, regardez vos mains.

– Qu'est-ce qu'elles ont, mes mains ? dit-elle en ravalant ses derniers sanglots.

– Regardez-les.

Martha se dégage des bras de Sarah et étend ses deux mains sur ses genoux.

– Vous ne voyez pas ?

– Non...on.

– Quel âge avez-vous ?

– Mais, soixante-deux ans, voyons ! Nous venons de fêter mon anniversaire avec ma famille. C'était juste avant que Félix ne me fasse faire le voyage...enfin... le voyage, voilà ! conclut-elle méfiante.

– Alors, venez vous regarder dans une glace, puisque vos mains ne vous disent rien.

– Attendez !

Martha regarde plus attentivement ses mains.

– Mon Dieu, le voyage que m'a fait faire Félix m'a rajeunie !

– Ce n'est pas exactement ça, Martha. Si vous voulez bien m'écouter, je vous expliquerai.

Martha hésite. Sarah le sent.

Alors elle inspire discrètement, et la regarde. Intensément. Elle pénètre au cœur de Martha, là où elle est Elle, mais ne le sait pas encore. Là où elle va sentir qu'elle peut tout dire, en confiance. Là où est l'intégrité totale entre deux êtres.

Que veut-elle dire ? Comme elle m'attire ! Et je ne sais pourquoi. Elle me fait du bien, je sens que je peux lui faire confiance. Oui c'est ça. Elle a des réponses, elle va me dire quoi faire pour Félix.

– Bon, si vous voulez.

Sarah se tait un moment, se concentre. Elle cherche les mots justes pour ramener doucement Martha dans le monde d'aujourd'hui.

– Vous avez vécu une réalité indiscutable à mes yeux. Pour moi, ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Vous devez me croire.

Par contre c'est quelque chose de tellement exceptionnel que votre être a été secoué, perturbé.

– Mais Félix ? redemande Martha anxieusement. Je ne peux pas le perdre comme cela !

– Félix est mort, vous le savez bien Martha.

– Oui mais... et dans un souffle, les yeux pleins de larmes elle ajoute : c'est intolérable.

– Parlez-moi de lui.

Lui raconter Félix ? Cette relation merveilleuse ?... Oui ! Enfin pouvoir en parler ! Je sens que je peux le faire avec cette femme... et je ne sais pas pourquoi.

Et Martha commence à raconter, d'une voix hésitante d'abord. Prudemment, elle décrit les choses les plus conventionnelles : les premières sessions de développement personnel avec lui. Ses amis, le groupe. Mais au fur et à mesure qu'elle parle, elle se sent écoutée profondément par Sarah, comme Félix l'écoutait. Elle voit bien que son histoire la captive.

Il règne dans la pièce une atmosphère légère, subtile, qui lui redonne de la force. Sa fatigue s'est envolée, les scènes qu'elle revit lui rendent sa vitalité et sa passion. Elle se sent comprise. Alors elle se met à expliquer comment un jeu extraordinaire a surgi comme ça, un beau matin, dans sa tête. Sarah l'écoute sans l'interrompre.

L'après-midi s'avance, les rayons du soleil se déplacent sur le tapis et Martha raconte, et Sarah écoute.

– Ce furent des années extraordinaires, vous comprenez ? Jusqu'au jour de mon anniversaire. Toute la famille était là, mes enfants, mes petits enfants...

Martha s'interrompt, un sourire sur les lèvres à l'évocation de ce souvenir.

– Et puis il y a eu le voyage. Je ne sais pas comment Félix

m'a fait partir. Je l'ai retrouvé de l'autre côté, et il était encore plus... comment dire?... plus intense qu'ici. Il avait une présence incroyable. Il était si beau, si majestueux! Et si aimant, si aimant...

Martha se perd à nouveau dans les souvenirs.

– Et puis je suis revenue. Félix était mort... Et maintenant je n'ai plus qu'Ixmur. Mais Ixmur est si loin...

– Parlez-moi d'Ixmur.

– Sarah... je peux vous appeler par votre prénom, n'est-ce pas?

L'Anglaise hoche la tête et sourit.

– Sarah, c'est fou ce que je vais vous dire, mais il faut que vous me croyiez.

– Je vous écoute, Martha. De toute mon âme.

– Ixmur... c'est Félix. Le Félix du là-bas où je suis allée. En fait ce n'était pas ailleurs, c'était... vous allez me croire, n'est-ce pas?

– Oui, je vous le promets.

– Eh bien... c'était en... 2598!

Sarah ne bronche pas. C'est bien ce qu'elle a vu quand elle était en union avec Martha dans son coma. Pas une date précise, mais elle aussi avait vu une humanité hautement évoluée, dans des futurs lointains.

– Que s'est-il passé quand vous étiez en... 2598?

– Ixmur m'a emmené dans une très belle vallée...

Et Martha poursuit son récit. Le monde d'Asquer, comme elle l'appelle. Toute cette bienveillance, cette joie de vivre, cette simplicité dans laquelle elle a été immergée.

Elle explique à Sarah comment ils pratiquent naturellement la télépathie, la translation dans l'espace. Elle est émerveillée.

Le regard perdu au loin, elle n'est plus là. Elle est avec cette humanité de demain qui la transformera à jamais. Sarah sait ce que cela veut dire. À sa naissance, elle a apporté avec elle la

connaissance d'un monde évolué, le souvenir de ce qu'est l'humain dans son essence et il a toujours été présent en elle. Mais à quel prix ! Elle a tout lu sur les expériences de mort imminente, et à travers les témoignages et les récits qui ont commencé à émerger en 1975, elle a compris combien les gens qui ont vécu ce phénomène annonçaient les temps qui viennent, malgré eux, en toute innocence, comme Martha. Oui, elle sait bien que son expression est emphatique, mais il y a bien « des temps qui viennent ». Des temps qui n'auront plus rien à voir avec le monde d'aujourd'hui et tout à voir avec ce que Martha raconte.

2

Marie eut un grand sourire en se souvenant de cet épisode de sa vie passée. Comme elle était inquiète alors, et quelle catastrophe il lui avait fallu pour se connecter à son rêve le plus profond ! À cette époque, elle s'appelait Martha, et c'est bien ce qu'elle était : une Marthe soucieuse et affairée, comme celle des évangiles qu'on lui avait fait lire dans son enfance. Elle se remémora la scène : tandis que Marthe se démenait pour préparer le repas, sa sœur Marie, assise aux pieds de Jésus, l'écoutait enseigner. Elle imaginait très bien le tableau : Marthe, mains aux hanches, l'air fâchée, demandant au Rabbi de dire à sa sœur de l'aider. « Marthe, Marthe, » lui répondait Jésus, « tu t'agites pour peu de chose. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas ôtée ». Si elle avait décidé de se prénommer Marie aujourd'hui, c'était en souvenir de cet épisode biblique, mais aussi en fonction des nouvelles connaissances révélées par la physique quantique. Tradition et science s'étaient rejointes pour démontrer que la vibration des mots n'était pas neutre. Et depuis que la Transition avait eu lieu, spontanément, beaucoup

d'êtres humains avaient ressenti le besoin de changer de nom pour être en accord avec la nouvelle vibration de la Terre.

Plongée dans ses souvenirs, Marie était allongée dans l'herbe depuis un bon moment. Appuyée sur son coude, elle regarda avec un plaisir sans mélange tout ce qui l'entourait. La vie était devenue si belle ! Pour sa part, elle avait choisi de vivre dans la nature, qu'elle avait toujours aimée plus que tout. Et celle qu'elle avait sous les yeux était d'une harmonie somptueuse. Alors, par jeu, elle avait eu envie d'y implanter son lieu à vivre, et de son imagination, avait surgi un magnifique dôme de cristal – celui dont elle avait rêvé si longtemps « avant » – posé comme un tertre au milieu d'une prairie de fleurs des champs. Mélangées à de hautes herbes, ondulant sous un vent léger, des centaurees, des zinnias, des lavatères, des cosmos et bien d'autres variétés composaient un tapis multicolore à perte de vue.

Près de son dôme, des chênes faisaient une ombre bruisante à l'étendue de gazon qui marquait ce qu'elle appelait en riant son « salon de verdure ». Elle avait passé un moment au début de la journée à imaginer une nouvelle décoration pour les pièces de son habitation. Les murs en cristal, étant comme des glaces sans tain, la rendaient invisible à l'intérieur tandis qu'elle voyait tout au dehors. C'est ce qu'elle avait voulu. Et justement, aujourd'hui elle avait décidé de faire disparaître les tentures qu'elle avait créées la semaine dernière dans sa chambre. Maintenant, elle ne voulait plus d'un espace intime, elle avait envie de contempler les cieux nocturnes de son lit.

Elle était en train de se bercer nonchalamment de ces pensées légères quand elle entendit dans son cœur la voix d'Antoine.

– Femme de ma vie, je te rejoins ?

– Oui, mon amour, viens vite, j'ai de nouveaux projets à te soumettre. Je ne me lasse pas de ces jeux... ni de toi, lui répondit-elle charmeuse.

Elle était totalement libre avec lui, même s'il l'avait impressionnée quand elle l'avait connu « avant ». Et c'était si amusant de jouer dans le monde manifesté maintenant !

Instantanément, il fut là et ils s'enlacèrent tendrement.

Comme beaucoup de ceux qui avaient vécu la Transition, Marie aimait se souvenir des temps d'avant, quand son être n'était pas encore habité par cette légère vibration qui la mettait à l'unisson de tout : elle comprenait mieux que jamais combien la dualité pouvait servir l'amour, comme maintenant. La nature l'avait toujours fait – c'était inhérent à la vie – et dans les temps de la fin, on avait parlé des écosystèmes pour faire comprendre cette interaction, cette complexe et délicate complémentarité dans le vivant. Mais les humains alors ne sentaient pas combien ils étaient la nature, ils la regardaient comme quelque chose d'extérieur à eux-mêmes. Maintenant, tout vibrait imperceptiblement, et elle vibrait au même rythme, comme dans une relation amoureuse. Comme avec Antoine. Il n'y avait plus de rupture entre le dedans et le dehors.

C'était nouveau, le passage datait de peu, et elle s'émerveillait encore des immenses possibilités qui s'étaient ouvertes à l'humanité.

Envahie comme en un flash par cette évidence si belle, elle s'offrit avec fougue à l'étreinte de son compagnon. Enlacés, ils se laissèrent doucement choir dans l'herbe et ils s'aimèrent lentement et passionnément. Corps contre corps, ils sentaient circuler une chaleur entre leurs deux poitrines, entre leurs deux cœurs, comme un frémissement nourricier qui se propageait à leurs bassins, à leurs sexes, à leurs membres, à leurs têtes. C'était la vie qui dansait dans toutes leurs cellules, et illuminait leurs consciences d'être Un. Antoine mangeait sa bouche avec douceur et gourmandise, ce qu'elle lui rendait bien. Cette conscience unifiante les emmenait hors du temps. Il se mit à la caresser doucement, et Marie fut traversée par des ondes de

sensualité fortes et lentes, comme des lames de fond. Ils s'immobilisèrent alors, pour jouir des sensations provoquées par les caresses. Puis recommencèrent. Chacun promenait sa main sur le corps de l'autre en une lente découverte, et quand cela n'y suffisait pas, touchait de son ventre, de sa cuisse, de son pied chaque partie du corps de son partenaire en une fusion parfois sauvage et exigeante, parfois nonchalante. Quand il vint en elle, Antoine resta tranquille, immobile pour laisser les sensations s'épanouir au creux de leurs ventres et rayonner dans tout leur être. Leur sexualité était une avec leur corps, leur cœur, leur être. C'était la Femme et l'Homme qui s'unissaient en eux. Ils savouraient sans hâte, chaque geste, chaque mouvement comme une jouissance complète, un orgasme qui les laissait dans une totale complétude. Pour Marie, c'était un accomplissement : dans le temps, elle avait connu l'excitation et la recherche inquiète de son déchargement par l'orgasme tels que les avaient décrits les sexologues occidentaux. Elle comprenait combien elle avait été loin de son être. Ce qu'elle vivait maintenant avait émergé en elle spontanément, comme un savoir immémorial. Antoine, par son amour si total, lui avait offert l'espace de confiance où il s'était révélé. Ils n'étaient plus deux êtres distincts en recherche du plaisir, ils étaient totalement perdus dans l'amour, ils étaient l'Amour, et il y fallait une confiance et un abandon sans réserve, ce qu'elle n'avait pas connu du temps où elle s'appelait encore Martha.

Longtemps après, ils atterrirent doucement dans la réalité. Marie s'étira, se sentant habitée par une belle énergie renouvelée. D'un mouvement souple, elle se redressa et embrassa tendrement l'épaule d'Antoine qui s'était assis et la regardait en souriant.

– Femme ! dit-il en lui caressant la hanche. Femme. Je fais l'amour avec la Féminité cosmique, dit-il en riant.

Émue, elle eut un rire de gorge et tout son être disait merci de cette extase intense.

Elle secoua sa chevelure, comme pour se réveiller, et dans un mouvement de pensée tout naturel, enchaîna :

– Je voudrais te montrer les aménagements que j'ai faits dans le dôme. Tu viens voir ?

Antoine acquiesça et ils se levèrent d'un même mouvement.

Quand on pénétrait dans ce volume de cristal, on était baigné dans la lumière du soleil atténuée par les masses cristallines irrégulières qui composaient la voûte. Marie n'avait pas voulu un espace trop grand ni trop uniforme : le volume qu'elle avait créé était à sa mesure. Elle aimait l'apparente désorganisation de la matière naturelle car elle savait quelle harmonie invisible elle recelait. Elle avait rajouté de petits nuages qui flottaient librement par-ci par-là près du plafond et était très fière de cette idée. Fini les rideaux, les voilages qu'elle avait connus « avant » ! De toute façon, pour construire, il suffisait de penser.

L'intérieur se composait de cloisons de cristal poli sur lesquelles poussaient des mousses vivantes et des lierres grimpants, comme des fresques : ainsi on devinait, on voyait, mais sans voir vraiment. C'était une intimité ouverte, qui lui permettait par exemple, quand elle prenait un bain, d'apercevoir l'ensemble du volume de son dôme par un jeu de transparence.

Elle prit la main d'Antoine et l'emmena dans la chambre. Le dehors et le dedans étaient maintenant à peine séparés par le cristal. En fait, la matière transparente et discontinue créait un lien entre la nature et la pièce plus qu'elle ne les séparait.

Antoine regarda avec intérêt l'innovation de Marie, lui fit un clin d'œil, et le cristal se mit à scintiller des couleurs de l'arc-en-ciel. Ils éclatèrent de rire. L'effet était tellement velouté que Marie se concentra et se mit à le reproduire par intermittence.

– Éloi aussi est en pleine création, signala Antoine. Je suis venu te chercher pour t'emmener le voir. Qu'en dis-tu ?

- Éloi le bâtisseur, tu veux dire ?
- Oui, lui-même. Il est en train de mettre au point des réalisations vraiment étonnantes. Crois-moi, ça vaut le coup d'œil.
- Alors, allons-y ! Mais j'aimerais que nous fassions une partie du trajet à pied, c'est si bon de se promener et rien ne nous presse, n'est-ce pas ?
- Rien ne nous presse, ma toute belle, et quand tu en auras assez de marcher, nous irons en translation.

Ils partirent enlacés et s'engagèrent dans l'immense champ de fleurs. À leur passage, celles-ci s'écartaient et Marie, avec sollicitude, leur caressait la tête par-ci, par-là. Elle avait une relation très profonde avec elles, un peu comme si elle était fleur elle-même. Leurs émanations faisaient battre son cœur plus vite, suscitaient un frémissement comme une émotion dans sa poitrine. Un sentiment amoureux en quelque sorte, plus intense qu'avec le reste. Caressées par la brise, ses narines se dilataient pour se remplir de leurs fragrances mélangées aux parfums des herbes chauffées par le soleil. Tous ses sens participaient à son union avec la nature.

Au bout de la grande prairie, des arbres se dressaient, c'était un petit bois où elle reconnaissait des charmes, quelques châtaigniers et des chênes. Dans le grand silence de la nature, celui qu'elle avait tant cherché avant, quand l'humanité était submergée par les bruits des moteurs, les oiseaux chantaient comme des fous.

Ils traversèrent le bois, foulant le tapis de feuilles moelleuses laissées par l'automne. Le sol était élastique sous leurs pieds. Marie vivait toutes les sensations dans son corps avec une acuité intense et très douce à la fois. La légère vibration des arbres résonnait en elle, la présence des oiseaux venait se mêler à cette sensation. Tout le vivant l'interpénétrait et fusionnait avec son organisme, et elle en était totalement consciente. Comme elle

aurait écouté une symphonie où elle aurait capté simultanément l'harmonie d'ensemble et chacun des instruments.

Ils passèrent par les prairies qui s'étendaient au-delà du bois, jusqu'à ce qu'ils parviennent à un vaste cirque de collines qui marquait l'horizon. Venant de leur gauche, une rivière traversait la plaine, invisible là où des arbres la bordaient. En riant comme des enfants, ils s'engagèrent dans l'eau. Le courant était suffisant pour qu'à un moment Marie perde l'équilibre en voulant atteindre une pierre plate. Antoine la saisit rapidement sous l'aisselle et elle se rétablit en l'éclaboussant. Ils auraient pu faire autrement, et Marie le savait. Mais ils étaient en communion d'esprit, et sans concertation, se donnaient le plaisir de jouir de toutes les sensations ordinaires du passé avec un potentiel nouveau pour eux. Leurs corps rajeunis étaient forts et souples comme jamais. Elle sentait l'énergie circuler fluidement dans ses membres et éprouvait une sensation de fusion parfaite, d'adéquation en quelque sorte, avec tout ce qui l'entourait. Même perdre l'équilibre était un jeu harmonieux de tous ses muscles, parce qu'elle ressentait avec acuité la vie dans tout son être. Chaque geste était une réponse parfaite à la sollicitation de l'environnement et lui donnait un sentiment de plénitude. Dans le monde où elle vivait désormais, on ne pouvait plus se faire de mal.

En reprenant pied, elle s'était rattrapée au bras de son compagnon et quand elle fut debout, ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre, au milieu de la rivière. Ils se regardèrent d'un air complice et, sans dire un mot, restèrent un moment enlacés. Marie sentait la chaleur du corps d'Antoine contre le sien en contraste avec ses pieds au frais dans la rivière. Elle adorait ça. Elle savait qu'Antoine était intimement connecté à ses sensations et les partageait avec la même intensité.

De concert, ils reprirent leur traversée de la rivière et se retrouvèrent pieds nus et mouillés sur la berge. L'herbe était douce, moelleuse, la plante de ses pieds la goûtait pleinement. Ils reprirent leur marche vers les collines.

– Voilà, Marie, nous arrivons au nord de la région où tu as établi ta maison de cristal. Si tu veux, à partir de là, nous pouvons faire le reste du chemin en translation. Éloi a choisi une région dont la conformité se prête bien à son projet, mais qui est éloignée de chez toi.

– Ah ? la dernière fois que je l'ai vu, il était avec le groupe qui est en train de développer un lieu de vie à quelques kilomètres au-delà des collines.

– Oui, c'était vrai encore récemment. En fait, il a retrouvé ses rêves d'enfance et il veut les réaliser.

– Comme la plupart d'entre nous, s'esclaffa Marie. Savais-tu que dans sa vie « d'avant », son père l'avait poussé à faire des études de gestion et d'informatique ? Il était devenu ingénieur commercial grands systèmes. Il était mal dans sa peau, et, tiens, j'y pense, il me citait souvent la phrase du Petit Prince : « L'essentiel est invisible pour les yeux ».

– Et il a fini par choisir l'essentiel, c'est pourquoi il est avec nous. Prête, Marie ? Concentre-toi bien sur lui pour atterrir au bon endroit : sinon, j'arriverais avant toi !

« Ainsi, les enfants, pour Martha, tout a commencé par une noyade. »

Ixmur était assis dans l'herbe, jambes croisées en tailleur. Une vingtaine d'adolescents l'entourait et l'écoutait avec attention. Ils s'étaient installés non loin du chantier d'Éloi où Ixmur les avaient rejoints, sachant parfaitement qu'ils adoraient jouer dans ses bâtiments. Depuis son arrivée dans le monde nouveau, l'apprenti architecte s'adonnait à sa passion avec une imagination débridée et une maladresse récurrente qui lui valaient la visite jubilatoire des adolescents.

Mais Ixmur était un tel conteur, il avait une façon si vivante de les emmener dans le monde d'avant, qu'ils avaient volontiers abandonné le chantier et étaient maintenant pendus à ses lèvres.

Ils étaient jeunes et avaient vécu la Transition avec une totale simplicité. Ce qu'ils voulaient comprendre, et qu'Ixmur leur avait annoncé, c'était comment les adultes, avec leur histoire de vie, avaient bien pu en arriver à passer dans le nouveau monde. Pour eux, aucune préparation n'avait été nécessaire. Enfants sans préjugés, ils avaient accueilli le passage naturellement et s'étaient laissé porter. Il leur était facile de focaliser puissamment leur pensée et de créer ainsi leur réalité, et les adultes qui ne savaient pas encore le faire se retrouvaient dans des situations si cocasses qu'ils se tordaient de rire à chaque fois. Éloi, par exemple, avec ses constructions et ses architectures délirantes, les enchantait : ils allaient souvent voir son site pour le plaisir d'explorer des étages sans accès, des pièces sans porte ou sans fenêtres, des couloirs sans issue. Ils se livraient à des courses poursuites dans ces bâtiments sans queue ni tête, mais Éloi, bon enfant, convenait avec grâce que sa pensée manquait d'orientation et de concentration. Lui-même riait de ses essais bizarres, et avec un entêtement touchant, recommençait inlassablement.

– Alors Martha a failli se noyer ? demanda Petit Luc, un garçon au visage couvert de taches de rousseur. Est-ce que je pourrais le faire moi aussi ?

– Tu pourrais essayer. Mais je pense qu'une fois sous l'eau, tu serais si fasciné que tu aurais envie d'explorer ce monde aquatique et inventerais immédiatement un moyen d'y rester sans dommage pour toi.

– Bonne idée ! je vais essayer ! mais pourquoi je ne peux pas me noyer ?

– Ce sont des expériences – se noyer par exemple – qu'ici, vous ne souhaitez plus faire, tous autant que vous êtes. L'unité entre la conscience, le corps et le mental est accomplie. Dans le monde de Martha, ce n'était pas le cas. Le corps et le mental étaient ressentis comme séparés de la conscience. C'est ainsi qu'on pouvait se faire mal. Et souffrir était relié à la croyance dans la mort, peur

suprême, obsessionnelle et inconsciente. Même si les êtres humains ne s'en rendaient pas compte, elle motivait tous leurs actes et tous leurs choix de vie.

– Il est vrai que je n'ai aucune idée de ce que la mort peut être, répondit Petit Luc, songeur.

– C'est pourquoi une fois dans l'eau, tu continuerais à désirer la vie parce que tu sais au plus profond de toi qu'il n'y a que ça.

Charlotte, une grande fille brune qui voyait toujours trois étapes plus loin et avait le don de faire la synthèse, intervint :

– Si je comprends bien, Ixmur, Martha et les autres avaient besoin de souffrir pour progresser ?

– Oui, c'est ainsi que se déroulait ce niveau de conscience partout dans le monde et depuis des millénaires. Martha, comme ses congénères, adhéraient à une vision de la vie, ou un système de croyances si tu préfères, établie comme une certitude absolue, une vérité universelle : vivre ne dure qu'un temps, nous mourons tous un jour, nous souffrons, nous cherchons à progresser et c'est un chemin de douleur.

– Quel scénario ! s'exclama Charlotte.

– Oui, c'est un scénario, comme tu le dis très justement. Tu sais bien qu'en réalité, il n'y a nulle part où aller et rien à chercher, bien sûr. Mais Martha, comme beaucoup, a commencé un chemin d'éveil de conscience par un choc douloureux à partir duquel elle a progressé, parce qu'elle croyait qu'il fallait apprendre et qu'il y avait quelque chose à atteindre. Et elle a été accompagnée dans son parcours par Sarah. C'est ainsi que les gens ont commencé, un par un à changer de niveau de conscience.

– C'est drôle ce que tu dis, Ixmur, moi, je n'ai jamais pensé ça, reprit Petit Luc, qui décidément avait une tournure d'esprit métaphysique. Depuis tout petit je sais intimement ce que tu dis.

– Bien sûr, et c'est un état naturel, mais Martha l'avait comme oublié. Ainsi que le reste de l'humanité. Elle était habitée par l'idée que tout était difficile, elle le vivait chaque jour et, en même temps, elle portait en elle comme un souvenir d'une autre forme de vie. La littérature appelait cela la nostalgie du paradis perdu. Elle aurait pu s'en réjouir, s'en remplir, mais ses condi-

tionnements l'empêchaient d'accueillir cette réalité tout simplement. Alors elle a créé un événement conforme à ses systèmes de croyance : elle a eu un accident de bateau où elle a failli se noyer, et dans le coma qui a suivi...

– Au fait, reprit Petit Luc, tu ne nous as pas expliqué ce qu'est le coma !

Ixmur sourit. La réponse qu'il allait leur donner était tellement représentative du monde d'avant !

– Dans la société de Martha le coma était défini comme une perte de conscience. Alors que c'est juste le contraire. Être dans le coma a permis à des millions de personnes de se relier à leur plus haut niveau de conscience. Avec la technique médicale de réanimation du XXe siècle, ces gens sont revenus à la vie avec des souvenirs précis – et transformants – de niveaux de conscience beaucoup plus évolués. Le phénomène, relayé par des études médicales, des livres, a été de plus en plus accepté par le monde et a concouru à faire s'ouvrir la conscience collective.

– Que s'est-il passé dans son coma alors ? renchérit Petit Luc.

– Martha a vu une humanité différente de la sienne, une humanité assez semblable à la vôtre, réconciliée avec la vie, pleine de bienveillance et de joie. Elle a vu des êtres qui ne cherchaient plus à se mettre en compétition mais au contraire s'admiraient et se respectaient mutuellement, conscients de la richesse de la différence de l'autre. Sa vision était tellement en décalage avec ses conditionnements et les valeurs de la société dans laquelle elle vivait, qu'elle n'a pas osé y croire. Alors elle l'a projetée dans un futur lointain. Elle se disait qu'en cinq siècles, avec des efforts, avec des progrès, la conscience collective pourrait arriver à créer un tel monde, celui qu'elle a décrit à Sarah.

– Oui, avec la souffrance, les efforts, les progrès et tout le tralala, conclut Charlotte.

– Mais ce jeu dont elle parle ? Tel que tu nous l'as expliqué, il est très évolué, non ?

– Absolument. Martha était depuis longtemps habitée par une vision du monde naturelle, c'est-à-dire solidaire, aimante, confiante. Elle était sûre au fond de son cœur que tout le monde

était gentil par essence. Même si la réalité lui en donnait souvent le démenti. Elle n'était pas naïve au point de ne pas voir les guerres, les manigances politiques, le mensonge et la ruse institutionnalisés. Elle en souffrait beaucoup, une voix intérieure lui disait que le monde pouvait vivre autrement. Mais elle se sentait impuissante, elle ne savait pas comment changer cette réalité, et c'était une préoccupation constante pour elle. À son niveau, par le métier qu'elle avait choisi, aider les entreprises à établir la paix sociale au sein de leurs équipes, elle essayait bien de faire bouger les choses, mais elle était souvent découragée. Dans ce contexte, la seule solution qu'elle pouvait imaginer pour que chacun retrouve sa base sécuritaire naturelle, devait passer par l'argent. Elle était sûre que l'argent devait retrouver sa pureté d'origine et redevenir un véritable moyen d'enrichissement pour chacun. C'est cela qu'elle a projeté dans la vision qu'elle a eue. Mais dans son cœur, elle comprit vite que la solution serait provisoire. Elle était très évoluée, vous savez.

– Pourtant, douter de soi comme elle le faisait et ne pas sentir sa puissance d'être n'est pas très évolué à mon avis, renchérit Charlotte.

– Lorsque tu es baignée à longueur de journée dans une société dont tous les membres se sentent divisés, il est très difficile d'aller à contre-courant. La maturité de Martha tenait au fait qu'elle prenait de plus en plus conscience de son Être, mais elle ne pouvait le vivre qu'en étant déchirée intérieurement. Du moins au début de son cheminement, puisque dans son esprit, cheminement il devait y avoir. D'ailleurs tous les gens qui commençaient à s'éveiller pensaient comme elle qu'il fallait travailler sur soi-même, surveiller son mental, se méfier de l'ego, en somme lutter, vaincre les difficultés, comme l'alpiniste s'accroche à la paroi pour se hisser jusqu'au sommet de la montagne.

– Pfuitt ! fit Charlotte en pouffant dans sa main tant elle était stupéfaite, c'est incroyable de se compliquer la vie de cette façon !

– Sarah l'amènera à comprendre que le mouvement est tout autre, continua Ixmur tranquillement.

Il fit une pause, puis ajouta :

– *Mais je vous propose de laisser là pour le moment l'histoire de Martha. Nous la reprendrons plus tard. Je suis attendu par ceux qui sont en train de développer leur concentration mentale pour mieux créer leur réalité. Votre cher Éloi en fait partie.*

Tous les jeunes éclatèrent de rire, ravis. Ils se dispersèrent joyeusement, certains en se lançant dans des pirouettes acrobatiques, d'autres en s'éloignant bras dessus, bras dessous, d'autres en s'évaporant purement et simplement par translation dans l'espace, appelés vers d'autres jeux.

3

Lorsque Thomas sonne à la porte, Sarah vient juste d'installer Martha dans une chambre. La maison est une ancienne petite ferme, et au fil des siècles, des ailes ont été rajoutées en fonction des besoins, créant des volumes animés qu'on ne devine pas de la rue. Dans le pur style anglais, la porte d'entrée est nichée sous un auvent en bois, garni de rosiers grimpants, éclatants encore de fleurs en ce début de septembre. Les anciennes granges, les étables, la remise à bois ont été transformées en pièces habitables. La chambre où Martha s'installe donne sur l'arrière de la maison et sur le jardin. De petites dimensions, elle est cependant confortable avec son grand lit recouvert d'une courtepointe assortie aux rideaux et à la chauffeuse placée près de la porte-fenêtre. Sur un guéridon, quelques revues attendent d'être lues et des livres traînent sur la table de nuit. À droite de la pièce, une grande penderie intégrée sépare la chambre de la salle de bain attenante.

Martha est encore hébétée et le regain d'énergie qu'elle avait eu en racontant son histoire à Sarah l'a quittée. Parler si longtemps, revivre toutes ses émotions l'a épuisée. Les questions se bousculent dans sa tête, trop nombreuses, ajoutant à sa confu-

sion et à sa fatigue. Passant outre sa pudeur, Sarah l'a aidée à prendre un bain chaud, a lavé ses cheveux poisseux de sel – pourquoi, elle ne le comprend pas – et après l'avoir installée sous la couette moelleuse, lui a apporté un repas léger. Martha s'est laissée faire, elle n'a qu'une envie : dormir. Elle se souvient qu'elle était chez Agnès et Jean-François, mais après ? Elle a un trou noir. Elle ne comprend pas comment elle s'est retrouvée chez Sarah. Elle ne sait même pas où elle est. Mais elle se sent rassurée par la douceur et la compréhension de cette femme. Elle a besoin d'être portée et c'est exactement ce qu'a fait Sarah avec une fermeté naturelle pleine de bonté. La fatigue a eu raison d'elle et elle a sombré dans le sommeil.

– Entrez Monsieur, entrez.

Sarah précède Thomas dans le salon où les derniers rayons du soleil éclairent encore le piano près de la grande verrière du XIXe siècle donnant sur le jardin.

– Bonsoir, et merci de votre accueil, lui répond Thomas en la suivant.

– C'est bien normal, je vous en prie. Voulez-vous boire quelque chose avant le dîner ? Installez-vous, j'ai du porto, du whisky ou des jus de fruits. À moins que vous ne désiriez une bière ?

– Merci, dit Thomas, une bière ne sera pas de refus.

– Votre femme va bien, je vous rassure, elle dort à poings fermés. Elle était épuisée. Je vous ai installés dans la chambre d'amis pour ce soir, ajoute-t-elle en allant chercher les apéritifs.

En prenant place dans un fauteuil, Thomas, gêné, s'empresse de rectifier :

– Nous avons eu peu de temps pour parler tout à l'heure, l'état de Martha était prioritaire, mais voyez-vous, nous ne sommes pas mariés. Martha est une vieille amie, et nous par-

tageons la même passion pour le bateau. Chaque fois que j'ai l'occasion de naviguer et si elle est libre, je l'emmène avec moi. C'est une très bonne équipière.

– Oh, je comprends ! s'exclame Sarah en se retournant alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine. Elle revient vers lui et ajoute en lui tendant la main : « mais je vous dois des excuses : nous avons complètement oublié les présentations. Mon nom est Sarah Cairnkelly. »

Thomas, un peu raide, se lève et, en lui serrant la main, réplique laconiquement :

– Thomas Louvain.

– Eh bien Thomas, vous permettez que nous laissions tomber les conventions, n'est-ce pas ? Appelez-moi Sarah. Je suis ravie de vous accueillir. Asseyez-vous, je vous en prie, je vais chercher à boire.

Tandis qu'elle s'éloigne, Thomas s'approche de la grande verrière et jette un coup d'œil sur le jardin. Joli jardin anglais, se dit-il, rempli de fleurs, comme il se doit. Il est plus sensible aux paysages marins. Pour lui, seuls de grands espaces jusqu'à l'horizon valent la peine.

– Je voudrais vous rassurer tout de suite à propos de Martha, reprend Sarah après avoir servi les boissons et s'être à son tour assise dans un fauteuil.

– Oui, où en est-on ? Et il fronce les sourcils, repris par la suspicion. Comment va-t-elle ?

– Elle est fatiguée et éprouvée parce qu'elle n'a plus de repères. Je suis médecin, vous savez, et mon diagnostic est formel : Martha souffre d'une légère amnésie qui va disparaître d'ici quelques jours. Mais pour cela nous devons l'aider.

– Vous êtes médecin ! pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ?

– Je vous l'ai dit sur le quai quand j'ai débarqué de la vedette, mais dans le bruit et la cohue de l'attroupement autour

de nous, vous ne m'avez probablement pas entendue. J'ai tout de suite vu que Martha était plus qu'évanouie : il fallait faire vite.

– Vous me rassurez. À un moment, franchement, j'ai douté de votre compétence.

Sarah sourit. C'est si fréquent, depuis qu'elle se permet d'utiliser des méthodes peu orthodoxes, issues de son savoir intuitif. Pourtant, les théories quantiques commencent à être largement connues ! Tout le monde parle d'énergie. Mais de là à comprendre la suite... Évidemment.

– Il est vrai que je ne pratique pas volontiers les examens cliniques. Emmener Martha à l'hôpital n'aurait rien révélé de plus. Il n'y a pas de traumatisme crânien, aucun choc. Vous m'avez dit qu'elle est tombée à l'eau, n'est-ce pas ?

– Oui, nous avons pris une claque de vent très brutale en sortant de l'abri des rochers où nous étions au mouillage. Nous étions en train de quitter Sark pour filer sur Carteret entre deux coups de chiens.

Thomas ne juge pas utile de lui préciser que Carteret se trouve sur la côte française, en face des îles anglo-normandes que sont Jersey, Guernesey et la toute petite île de Sark : elle doit connaître la région. Il boit une gorgée de bière et les événements de ce matin reviennent en force à son esprit, avec leur cohorte d'émotions.

– La météo de septembre est très incertaine avec les grandes marées. D'un seul coup, le bateau est devenu ingouvernable. J'ai envoyé Martha affaler la grand-voile, mais dans l'urgence, je ne me suis pas rendu compte qu'elle risquait de ne pas avoir assez de force pour le faire. Et il n'y avait que moi qui pouvais barrer dans ces rochers quasiment invisibles sous l'eau. Elle lutait contre la grand-voile, trop lourde pour elle avec le vent qui s'y engouffrait, et tout d'un coup, je l'ai vue tout lâcher et tomber à l'eau.

Thomas revit les émotions du moment. La peur de tous les skippers : un homme à la mer !

– Vous devez être un rude barreur pour l'avoir repêchée ! Ce n'est pas évident de manœuvrer à Sark, c'est un tas de cailloux déchiquetés, j'en sais quelque chose.

– Vous pouvez le dire !

Thomas se sent compris : ça a été un moment de folie. Immobiliser le bateau dans l'urgence tout en repérant où allait Martha, qu'il voyait inanimée et en train de couler. Il revit la scène avec toute son angoisse.

– Comment avez-vous pu la repêcher, c'est insensé !

– J'étais comme fou. Et en même temps...

Thomas s'arrête de parler, il se demande maintenant comment il a pu garder son sang-froid.

Sarah le sait. C'est pourquoi elle l'interroge. Il n'a pas évacué les émotions intenses qu'il a vécues.

Il reprend une gorgée de bière. Une grande. Sa glotte se soulève au passage du liquide, mais Sarah n'est pas sûre que ce soit simplement dû à la bière.

Elle laisse les minutes passer, à dessein. Elle sait qu'il ne donnera pas de détails. Plus tard, peut-être. Ce qu'il veut, c'est se dépêtrer des émotions, les empêcher d'avoir prise sur lui. Elle va le ramener au factuel, lui donner une sorte de mission.

– Il faut que je vous prévienne pour Martha. Elle nie complètement le présent. Pour elle, la réalité, c'est ce qu'elle a vécu quand elle était inanimée.

– Que voulez-vous dire ? Elle vous a raconté quelque chose ?

– Oui, elle en avait besoin, mais elle est épuisée. Elle dort à poings fermés. Avez-vous entendu parler des NDE ?

– Vaguement. Ce sont des gens qui voient des choses après la mort et qu'on réanime...

– On peut le dire comme cela, en effet. Martha, dans son

coma a eu une vision qui n'a rien à voir avec un rêve : elle me l'a racontée en détail.

Sarah choisit soigneusement ses mots. Elle a bien perçu que Thomas est cartésien, pragmatique. Si elle lui expliquait la vérité, il n'y verrait que des chimères. Le monde subjectif n'a pas encore son cadre de référence ni de preuves dans une société qui continue sur la lancée scientifique du « je ne crois qu'à ce que mes sens me disent ».

– Le coma dans lequel elle est tombée est léger, ses effets disparaîtront en quelques jours, mais sa vision est si forte qu'elle a comme effacé le présent et s'y est substituée. Nous ne pourrions l'aider qu'en jouant le jeu. Puis-je vous demander quand vous la verrez d'adhérer à ce présent dans lequel elle vit ?

– Que voulez-vous que je dise ?

– Nous lui expliquerons que vous avez eu une avarie, sans évoquer son rôle, bien sûr, et que je vous ai accueilli le temps nécessaire à la remise en état du bateau. Elle ne vous reconnaît pas, pas encore.

– De toute façon, il était prévu que nous emmenions le bateau jusqu'à Carteret aujourd'hui. Son propriétaire, un de mes amis, m'avait demandé de le convoier jusque-là et nous en avons profité pour faire cette croisière de 15 jours. Demain je dois repartir, le bateau est en ordre.

Sarah lui explique alors que s'il en est d'accord, elle prendra Martha en charge le temps nécessaire à son rétablissement. Il peut rentrer tranquille, elle le tiendra au courant. Reste un problème à régler : quelqu'un attend-il Martha ? Est-elle mariée ?

– Non, elle vit seule pour le moment, lui répond Thomas. Elle a deux enfants, mais ils sont grands. Si vous pensez vraiment qu'elle va se rétablir vite, il n'est peut-être pas nécessaire de les inquiéter.

Tout en mettant au point les derniers détails concernant Martha, Sarah, après l'avoir invité à la suivre dans la cuisine,

accommode avec lui un repas tout simple. Thomas se détend, la présence de Sarah est apaisante et il sent bien à travers leur conversation qu'elle est compétente.

Après le dîner, il redescend au bateau pour prendre la météo du lendemain et remonter les affaires de Martha. Il se rend compte que les émotions l'ont miné lui aussi et c'est avec plaisir qu'il se couche tôt : demain il reprend la mer et son travail l'attend à Paris.

Martha s'est réveillée très tard le lendemain et Thomas est déjà parti. En tenant compte des horaires des marées, il a dû appareiller à huit heures et, confus, s'est excusé à plusieurs reprises d'avoir contraint Sarah à se réveiller tôt. Un peu raide, il l'a remerciée avec toute la politesse que lui confère son éducation – et qui lui permet de masquer sa réelle timidité – pour tout ce qu'elle fait pour Martha. Sarah sourit, et lui pressant chaleureusement les mains, l'assure qu'elle est heureuse de pouvoir s'occuper de son amie. Il lui a laissé ses coordonnées, a pris les siennes et promis de prendre des nouvelles régulièrement. Puis il est descendu au minuscule port de Sark où son bateau est amarré. La météo, comme annoncée, est clémente aujourd'hui, idéale pour traverser la baie jusqu'à Carteret, ce qui n'a pas été souvent le cas depuis quinze jours. S'il aime les navigations sportives, après l'accident d'hier, qui aurait pu tourner au drame absolu, il est content de la perspective d'avoir un vent d'ouest régulier de force quatre : il pourra hisser le génois et naviguer presque vent arrière. Autant dire une traversée reposante et rapide. Il a mal dormi, obsédé par ce qui s'est passé, revoyant Martha tomber à l'eau, et il ne veut plus penser à ces moments de cauchemar. L'attention que requiert la navigation, heureusement, va occuper son esprit. Et malgré ses premières réticences, il fait confiance à cette femme, Sarah, surtout parce

qu'elle est médecin. Il part donc presque tranquille. Pour lui, d'une certaine manière, Martha est entre de bonnes mains.

Oui, là où elle a atterri, Martha est en sécurité, au-delà de tout ce qu'elle peut imaginer. Elle ne sait pas encore que ce n'est pas dû au hasard. Dès qu'elle a ouvert l'œil, tous les souvenirs ont afflué, ceux, magnifiques de là d'où elle vient, et les moins bons qui la tourmentent. Mais Sarah veille et l'a rapidement entraînée dans la réalité : prendre un délicieux petit-déjeuner devant la verrière – comme il fait frais, elle porte le pyjama que lui a prêté Sarah sur lequel elle a noué le kimono de la veille – trier et laver ses affaires de bateau pleines d'eau salée. « Mais comment avez-vous pu naviguer avec des vêtements si mouillés ? Je sais que c'est l'époque des grandes marées, mais tout de même ! » Martha fouille sa mémoire au fur et à mesure que les pull-overs, les pantalons, et autres chaussettes lui passent entre les mains et qu'elle les enfourne dans la machine à laver. Elle se sent courbaturée et encore si fatiguée qu'elle n'aspire qu'à une chose : retourner dormir. Mais elle ne veut pas importuner Sarah et n'ose pas le lui dire, ignorant que celle-ci a bien vu son état et l'entraîne d'autorité dans sa chambre en déclarant qu'une bonne grasse matinée est indispensable.

Il lui faudra deux jours de repos presque total avant qu'elle ne se sente enfin retapée. Du moins physiquement. Aurait-elle voulu se secouer qu'elle n'aurait pas pu. Elle se laisse donc faire, dort la plupart du temps, parle peu, perdue dans une vision qui l'obsède, l'émerveille et la terrasse en même temps. Sarah se fait discrète et aussi silencieuse qu'elle. Elle l'enveloppe juste d'attention et fait en sorte que Martha se sente à l'aise et approuvée. Pour cela, elle n'a pas besoin de mots. Son attitude est suffisamment parlante.

Le troisième jour, alors que Martha est retournée se coucher après le petit-déjeuner, Sarah est allée faire quelques

courses indispensables pour les repas des jours suivants. En rentrant, après avoir rapidement rangé les provisions, elle a entrepris de faire du jardinage, profitant de ce que le temps est au beau.

C'est au jardin que Martha la trouve. Elle a enfin quitté le kimono qui semble avoir été le refuge de sa fatigue pendant tous ces jours et, revêtue de ses vêtements frais repassés, rejoint Sarah dans le parterre qu'elle est en train de désherber.

– Ah, Martha, je ne vous ai pas entendue venir ! Vous m'avez surprise !

Martha esquisse un timide sourire et d'une voix encore éteinte se confond en remerciements pour les vêtements.

Sarah lui met chaleureusement la main sur le bras, la regarde avec un grand sourire et lui dit :

– N'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

– Si, c'est vrai.

– Alors, vous voyez ! Cependant je reçois vos remerciements avec plaisir. Comment vous sentez-vous ?

– Beaucoup mieux. Je me sens reposée physiquement, mais...

– Mais ?

– Mais il y a tant de questions, tant de points qui me semblent ahurissants... mon cerveau est en pleine confusion.

– Oui, il faut que nous en parlions. Si vous en êtes d'accord, bien entendu.

– Oh, je ne désire qu'une chose : y voir clair. Si vous voulez bien m'aider...

– Martha, je suis à votre disposition. Et tenez, il fait si beau et si doux aujourd'hui, que diriez-vous d'une promenade et d'un pique-nique sur la plage ? Je crois que le grand air vous fera du bien.

– Je me sens encore un peu molle, si je bouge un peu, croyez-vous que mon énergie va revenir ?

– Sans aucun doute. Un petit effort chaque jour et vous verrez vite votre vitalité reprendre le dessus. Alors, allons-y ! La promenade n'est pas bien longue.

4

Marie et Antoine avançaient main dans la main vers le site où Éloi officiait. Ils en étaient suffisamment éloignés pour que Marie puisse avoir une vue d'ensemble.

Comme le sol montait en légère déclivité vers une sorte de vaste carrière à laquelle s'adossaient les constructions, Marie leva la tête et ses yeux s'écarquillèrent de stupéfaction.

– Oh ! dit-elle dans un souffle, bouche bée, car c'est tout ce qu'elle put émettre comme son.

En souriant, Antoine lui jeta un regard en coin. Lui avait déjà visité le site. Et il n'était pas le seul. Hormis les jeunes qui venaient faire des cavalcades dans les constructions, l'information ayant vite circulé, des groupes entiers venaient voir les bâtiments issus de l'imagination prolifique d'Éloi.

Et ça valait le déplacement ! Entassés dans la carrière, des volumes de toute sorte jaillissaient du sol, débordants les uns sur les autres et donnant une impression de chaos. Les matériaux inventés par Éloi étaient aussi fous que les formes qu'il avait imaginées. Ne maîtrisant pas le processus de création, il faisait sortir de terre des constructions dont la logique architecturale était à tout moment rompue. Ainsi on trouvait un début de volume cubique brusquement continué par une sorte de vague ondulante, revêtant une apparence de pierre puis de plastique violemment coloré, l'ensemble ponctué d'ouvertures anarchiques. C'était hallucinant. Mais dans ce fouillis psychédélique, on trouvait par-ci, par-là l'ébauche d'un volume d'une saisissante beauté. Éloi avait raison de s'obstiner, il avait un

véritable talent qui, avec le temps, pourrait se déployer au bénéfice de tous.

Marie et Antoine restèrent un long moment à contempler l'ensemble de loin, puis ils s'approchèrent pour se promener dans certains édifices.

– Éloi n'est pas là ? demanda Antoine à la cantonade.

– Il est parti avec Ixmur rejoindre le groupe qui améliore sa créativité, lui répondit un homme revêtu d'une combinaison de moto en cuir couleur fuchsia et monté sur un extraordinaire engin à deux roues.

Antoine et Marie, tout à leur contemplation de l'œuvre d'Éloi n'avaient pas regardé de près ceux qui, comme eux, étaient venus voir le site. Mais maintenant, c'était passionnant de découvrir combien l'humanité révélait ses dons créateurs, et le spectacle était sans fin. D'un bout à l'autre de la planète, l'imagination avait pris son envol, libre enfin de toute entrave. Créer était devenu si facile et si amusant ! Chacun constituait une source d'étonnement pour les autres, et comme il était possible de matérialiser tout ce que l'imagination pouvait produire, il n'y avait aucune place pour la frustration et l'envie. La curiosité, le respect, l'admiration présidaient désormais aux relations humaines.

Marie, un large sourire aux lèvres, s'approcha de l'homme.

– Ton costume est splendide ! Bonjour, comment t'appelles-tu ?

– Merci pour le compliment, belle dame. Je suis Donald, fils de couturière et anciennement propriétaire d'un garage de motos. Ceci expliquant cela, dit-il dans un grand rire. Mais toi, quel est ton nom ?

– Je suis Marie, anciennement Martha, et j'adore le tissu que tu as créé, on dirait une sorte de velours. Et quelle couleur !

Antoine aussi s'était approché. Les machines, les engins l'avaient toujours passionné.

– Bonjour Donald. Comment fais-tu pour te déplacer ? tu ne vas pas me dire que tu as créé un moteur à explosion marchant au carburant, comme avant !

– Oh non, c'est complètement rétrograde ! Ça nous a empoisonné la vie assez longtemps, tu penses bien que je n'allais pas recréer un truc aussi dépassé et inefficace ! Non, je me déplace avec l'énergie antigravitationnelle, silencieuse et extrêmement rapide. En plus, c'est multidirectionnel et je m'amuse comme un fou ! J'ai l'intention aussi d'essayer le déplacement par la pensée, mais j'aurai besoin de quelques cours supplémentaires avec Ixmur.

– Eh bien ! quand je me mettrai à créer des engins – moi aussi ils me fascinent – je viendrai te voir. Je te contacterai par la pensée un de ces jours. Moi c'est Antoine. Pour le moment, je m'occupe surtout des arbres... et de Marie !

– Bravo ! lui répondit Donald avec un sourire d'admiration, l'amour avant tout, n'est-ce pas ? Viens quand tu veux, je suis à ta disposition.

Marie et Antoine restèrent encore un long moment près du site d'Éloi et firent la connaissance de plusieurs personnes qu'ils n'avaient pas encore rencontrés. Puis, se tenant par la taille, ils retournèrent tranquillement chez eux tandis que le soleil déclinait peu à peu vers l'est. Une soirée pleine de tendresse les attendait, et demain serait un autre jour.

Le lendemain, Petit Luc et Charlotte en tête, le groupe d'adolescents retrouva Ixmur pour se replonger dans l'histoire de Martha. Le temps ne comptant plus, personne, et Ixmur moins que quiconque, n'aurait refusé à ces enfants avides de comprendre le passé de leur consacrer du temps et de répondre à leur demande.

Comme ils aimaient ce rituel, ils s'étaient à nouveau retrouvés sur le chantier d'Éloi. Dans des délires de fous rires, ils avaient sacrifié aux courses poursuites dans les dédales de ses construc-

tions, et, repus de cavalcades, s'étaient trouvés tout disposés à écouter – presque – sagement leur conteur préféré.

Ils s'étaient installés en bas de la déclivité qui montait vers la carrière, sous un magnifique chêne déployé comme un grand parasol. Là, ils étaient au calme, loin des groupes venus visiter le site.

– Alors, quand est-ce que Martha va retrouver la mémoire ? Tu crois qu'elle était fichue ? Et qu'elle allait rester pour toujours en 2598 ?

C'était Petit Luc, le plus déluré de la bande malgré ses onze ans et le plus impatient aussi. Il attaquait bille en tête. L'autre jour, il avait déclaré à Ixmur : « Moi, je serai historien, comme Asquer ! »

– Tu as raison Petit Luc, allons-y, car Martha arrive à un sacré embranchement de sa vie. En fait, Sarah a mené les choses avec maestria. Cette première promenade et le pique-nique où elle a réussi à l'entraîner lui a permis de commencer, à petites touches, à ramener cette dernière à la réalité. Il a fallu encore plusieurs jours pour qu'elle atterrisse définitivement. En fait Sarah a convaincu Martha de la pertinence de ce qu'elle avait vécu et a témoigné un grand intérêt pour le monde où elle était allée. Voyez-vous, c'est parce que des milliers de gens se sont autorisés à retrouver leur rêve le plus profond, à y croire de tout leur être, que le monde a pu changer et que vous avez enfin pu collectivement accéder à cette vie où vous êtes maintenant. Sarah a témoigné beaucoup de tendresse à Martha et beaucoup de respect pour sa vision. Croyez-moi, ce n'était pas courant avant le passage. Mais Sarah était une femme exceptionnelle : elle était déjà « de l'autre côté ».

– C'est elle alors qui va guider Martha ? demanda un autre participant pendu aux lèvres d'Ixmur.

– Oui, Sarah sera le guide de Martha, on peut le dire comme ça. C'est un rôle difficile, où on doit être en permanence prêt à tout perdre.

– Pourquoi dis-tu ça, Ixmur ? Comment peut-on perdre quelque chose quand on est sûr de pouvoir le recréer dans la minute suivante ?

Ils se mirent tous à parler entre eux, certains expliquant à d'autres, mais beaucoup ne comprenaient pas : c'était inimaginable pour eux.

– Petit Luc a raison de poser cette question, mais elle se rapporte aux choses matérielles, non aux relations les uns avec les autres. Dans ce temps d'avant, la bienveillance mutuelle que vous vivez tous comme allant de soi était loin d'être généralisée.

Le brouhaha perdurait, les adolescents se posaient beaucoup de questions et, certes, il y avait des esprits remarquables parmi eux, comme Charlotte, susceptibles de donner des réponses aux autres. Mais comment parler d'une réalité qu'on n'a jamais connue ?

– Faites un peu silence, écoutez-moi. Vous ne vous souvenez pas de ce temps, parce que vous étiez déjà, là-bas si je puis dire, dans la vision des relations telle qu'on la vit maintenant, tous. Vous étiez si jeunes, sans aucun jugement, vous avez toujours tout accueilli sans discrimination. Mais pour les adultes, il en allait autrement. J'étais dans ce monde puisque mon rôle, vous le savez bien, est, avec mon peuple, d'accompagner la croissance des autres mondes. Et je voyais bien comment les gens réagissaient, car je pouvais sonder leur cœur.

– Comme nous le faisons actuellement, affirma Charlotte, comme pour énoncer une évidence. Pourquoi est-ce que Sarah prenait des risques ?

– Parce que les gens comme Martha qui découvrent que l'univers est infiniment plus beau et plus vaste qu'ils ne l'imaginaient, prennent peur.

– Comment cela ?

– Voyez-vous, c'était une société totalement dominée, à part quelques individus comme Sarah, par la vision matérialiste qui durait depuis des millénaires. « Je ne crois que ce que je vois ». Les gens pensaient et vivaient leur vie à partir des trois premiers niveaux de conscience : la survie corporelle, les émotions, et l'intellect, ou le mental si vous préférez. Ainsi s'étaient construites les sociétés durant des siècles et des siècles. C'est ce qu'elles considéraient comme le monde objectif. Quand quelqu'un comme Martha

découvrait la dimension subjective de la vie et ses immenses pouvoirs, comme d'aller dans les mondes futurs, de sortir de son corps et de naviguer à volonté dans le cosmos, d'entendre les animaux ou les plantes leur parler, eh bien, en général ils paniquaient.

– Paniquaient ?

– Cela veut dire avoir très peur. Mais je crains que vous, galo-pins, vous ne sachiez pas ce que ça signifie ! leur dit-il d'un air faussement fâché.

Ils répondirent tous en chœur :

– Nooonnn ! et éclatèrent de rire. Ixmur, apprends-nous à avoir peur !

– Croyez-vous que ce soit bien nécessaire ? Bon, si vous continuez, on n'avancera pas. Revenons à Martha. Elle a eu très peur. Peur de quitter la réalité qu'elle avait visitée, peur de ne pas la quitter. C'était ça le risque que prenait Sarah : que, submergée par la peur, Martha se referme.

Les jeunes avaient une telle puissance d'être que, sur le champ, ils redevinrent silencieux et extrêmement concentrés.

– Imaginez qu'après être restés des jours et des jours dans une pièce noire, vous vous avanciez vers la porte et l'ouvriez d'un coup sur un grand soleil : vous serez totalement ébloui par la lumière intense et n'aurez qu'une envie : refermer la porte et vous réfugier à nouveau dans l'obscurité.

– Ben non, répondit Petit Luc, parce que nous, tu le sais bien, nous pouvons regarder le soleil en face sans cligner des yeux.

– C'est vrai, mais les gens d'avant ne le pouvaient pas, ils n'avaient pas la programmation génétique adaptée, alors que vous, vous l'aviez à la naissance. De plus, c'est une image. Accéder à la lumière de l'esprit n'est pas si facile que ça, vous savez. Pour les humains d'avant, une telle expérience était effrayante et beaucoup refusaient de voir la vérité. Ils préféreraient suivre les idées des autres, les idées conventionnelles. Être comme les autres les rassurait. Et comme on disait dans ce monde que les phénomènes dits « subjectifs » n'étaient pas vérifiables avec les procédures scientifiques en vigueur, on les rejetait, et ceux qui les expérimentaient étaient souvent terrifiés par ce qui leur arrivait.

Ils avaient peur qu'on les prenne pour des fous. Bien des personnes qui avaient fait une expérience de vie après la mort, comme on l'appelait, se turent pendant des années. Ils avaient peur du jugement des autres, et peur de ce qu'ils avaient expérimenté. Avant de se livrer à Sarah, vous avez bien vu que Martha a été très méfiante. Mais Sarah savait tout cela et elle savait ouvrir les cœurs. Parce qu'elle était aimante.